

## Des films

Gilles Fumey

7 septembre 2006

# Little Miss Sunshine (Johnatan Dayton et Valérie Faris)



Ce film a été une bonne surprise au festival de Locarno et récompensé à Deauville où il a eu le Grand Prix, il pourrait avoir une belle carrière. Sur la *Piazza Grande* des bords du Lac Majeur, les 8 000 spectateurs ont partagé l'hystérique odyssee d'une famille déjantée d'Américains " au ras du ranch " (voir le café géo avec C. Montès [L'Amérique au ras du ranch](#)). En fait de ranch, c'est dans un pavillon de Monsieur-tout-le-monde que va naître l'épopée des Hoover, une famille étatsunienne, que le scénariste Michael Arndt et les réalisateurs (ils sont mari et femme) Jonathan Dayton et Valerie Faris, encore inconnus au cinéma, vont construire pour cette folle odyssee Est-Ouest. Toute la famille va concourir avec la rondouillette Olive (une craquante Abigail Breslin, âgée de 10 ans), qui se rêve déjà en Miss Beauté californienne.

On retrouvera **les trois unités de lieu de la filmographie américaine : le pavillon, l'autoroute, la ville**. La majeure partie du film raconte ce voyage tragi-comique de trois jours dans un van jaune, rouillé et passablement déglingué, entre le trou anonyme de Albuquerque (Nouveau-Mexique) et Redondo Beach (Californie), le lieu rêvé pour décrocher l'étoile de la célébrité au concours de Little Miss Sunshine. Entre les deux, les longues lignes du désert de l'Arizona, ses *Bagdad Café* où l'on fait la pause, où les réalisateurs réactivent l'histoire lorsque tout le monde a succombé au sommeil dans le Volkswagen des anciens *hippies*. Le film est construit sur ces trois lieux qui sont aussi trois temps. Le temps du décor familial pour planter cette petite société familiale américaine avec toutes ses tares mais aussi sa gaieté : un grand père (Alan Arkin) héroïnomane et hédoniste, le père (Greg Kinnear), pathétique *coach* qui veut croire qu'il n'est pas un *loser*, la mère malmenée (Toni Collette) qui recolle tous les morceaux entre son frère suicidaire (Steve Carrell) fan de Proust et le fils (Paul Dano) nietzschéen agressif, qui rêve de l'US Air Force. Sur la route, voici le temps plus fluide, mais rythmé par les coups et contre-coups du voyage. Et enfin, sur la terre promise de la célébrité californienne, le tempo enjoué du temps final qui achève la tragi-comédie dans un délire quasi-fellinien.

Le film se veut une satire - parfois cruelle - de la famille américaine qui se voudrait un monde de battants, de gens sains vivant une histoire merveilleuse à l'ombre du Créateur. Cette satire est réussie grâce à **un usage très signifiant des lieux**. C'est le *home sweet home* de la maison qui va devenir dans le film le premier lieu de conflit, une amorce des accrocs que connaîtra la famille jusqu'en Californie. C'est aussi la ligne droite du *road movie* dans le décor du western : sur la route, il n'y a plus d'Indiens, mais tout est menaçant, et la technologie joue des tours à ceux qui en attendent des miracles. C'est, au terme du voyage, l'inextricable enchevêtrement des autoroutes qui a failli coûter à Olive la possibilité de concourir. Métaphore de la complexité, de l'excitation des acteurs, des imprévus de la vie ici avec ses codes (l'esthétique envahissante de la poupée Barbie), de la fracture entre les classes sociales, cet insaisissable paysage urbain forme, en apothéose, le lieu du drame d'Olive qui va retourner toute l'intrigue par la dérision.

Echappée sauvage en forme de *road movie*, *Little Miss Sunshine* exploite **toutes les ficelles du voyage initiatique**. Tous les personnages sont des perdants : perdants de l'école et de l'entreprise, perdants d'une certaine réussite sociale idéalisée. Mais le voyage dans ce désert du sud américain va leur donner la possibilité de se confronter dans la bonne humeur, l'effort collectif, le pardon des blessures involontaires. On a là une forme de rémission rendant les Hoover à la joie collective de se jouer de tous ces codes sociaux qui volent en éclats dans les dernières séquences du film. Ce dynamitage des valeurs positives de l'*american way of life* pourrait être une forme de tragédie, mais le comique corrosif, cinglant et burlesque à la fois nous renvoie à cet optimisme américain qui est toujours au bout de la route.

Gilles Fumey (université Paris-Sorbonne)

© Les Cafés Géographiques - [cafe-geo.net](http://cafe-geo.net)